



Repoussante et solitaire, Tina (Eva Melander) rencontre le mystérieux Vore (Eero Milonoff). Enfin une personne qui lui ressemble.
OUTSIDE THE BOX

Entre film d’auteur naturaliste et cinéma fantastique, Ali Abbasi livre une œuvre originale dont les audaces fascinent

AMOUR MONSTRE

MATHIEU LOEWER

«**Border (Gräns)**» ► Douanière dans un petit port suédois, Tina est d’une laideur repoussante. Son corps trapu et ses traits néandertaliens la condamnent à la solitude, mais elle a un don: un sens de l’odorat exceptionnel, bien utile dans son métier, qui lui permet de sentir la honte, la peur ou la culpabilité. Nez en l’air et lèvres supérieure retroussée, elle renifle les passagers à leur descente du ferry. Le soir, Tina rentre dans sa maison en lisière de forêt, où seule la proximité de la nature semble lui apporter un peu de réconfort. Jusqu’à sa rencontre avec Vore, un homme qui lui ressemble étrangement. Troublée, elle se met à fréquenter ce personnage inquiétant et attirant...

Bizarre, vous avez dit bizarre? Oui, et vous n’avez encore rien vu. Second long métrage d’un cinéaste iranien exilé en Scandinavie, *Border* s’avère aussi fascinant que déconcertant; imprévisible et dérangeant, à l’image des sentiments que nous inspire sa protagoniste, à la fois hideuse et tragiquement émouvante. On avance à l’aveugle dans ce film dont le titre tient lieu de programme. Ali Abbasi s’applique en effet à brouiller les frontières, à commencer par celles des genres cinématographiques. Le

naturalisme de la mise en scène suggère un drame social, puis s’ajoute une intrigue policière (sur un réseau pédophile), avant que le récit ne vire au fantastique avec les révélations de Vore.

Ce tournant délicat aurait pu se révéler fatal; parfaitement amené, il fait basculer le film dans une nouvelle dimension. Le cinéaste s’illustre ici dans un «réalisme fantastique» qui prend pour modèle le magnifique *Morse (Let the Right One In)* de Tomas Alfredson, variation inédite sur le thème du vampirisme. Et ce n’est pas un hasard puisque *Border* est tiré d’une nouvelle de John Ajvide Lindqvist, auteur du roman adapté par Alfredson. Dans cette veine nordique d’un cinéma de genre ancré dans le réel, on pourrait citer aussi Joachim Trier et son formidable *Thelma*.

Vertiges existentiels

L’argument fantastique interroge une autre frontière: celle qui sépare l’humanité du règne animal – auquel Tina pourrait appartenir, à voir ses mystérieuses interactions avec un renard ou un élan. Sans dévoiler sa vraie nature, on aura compris qu’elle incarne une figure de monstre. Pathétique et «plus humain» que notre espèce, comme la malheureuse créature du D^r Frankenstein ou les êtres difformes de *Freaks*? Non, Ali Abbasi ne donne pas

dans la parabole prévisible sur l’altérité et l’exclusion. Si les hommes sont capables du pire (violer des enfants), Vore ne vaut guère mieux.

Evidemment, *Border* convoque malgré tout le thème de la différence, en bousculant nos repères sur une troisième frontière. Tina déroge déjà aux normes de la féminité. Aussi surprise que nous, elle se découvre encore hermaphrodite... Un caractère biologique qui renvoie à des réflexions très actuelles sur les identités sexuelles et de genre non binaires (trans, intersexe ou queer). Cela dit, source de vertiges existentiels, sa condition soulève avant tout des questions philosophiques et morales. Tina vit dans une société dont elle a intériorisé les règles; alors que Vore, libre et sauvage, méprise l’engance humaine. Le film résonne encore d’autres échos contemporains, qui autorisent des lectures écologiste ou antiséciste.

On en oublierait presque que *Border* – comme déjà *Morse* – est d’abord une histoire d’amour et d’émancipation. A la croisée des chemins, Tina devra choisir son destin: retourner dans un monde familier mais aliénant ou plonger dans l’inconnu pour rejoindre le seul «homme» qui pourra jamais l’aimer? Jouant sous plusieurs couches de latex, les comédiens Eva Melander et Eero Milonoff campent ces improbables personnages sans qu’ils soient à aucun moment risibles ou grotesques; comme Ali Abbasi affronte les scènes les plus incongrues ou sulfureuses avec une inébranlable conviction. Contagieuse, pour le spectateur envoûté par cet objet singulier, qui a aussi séduit le jury du Prix Un Certain Regard à Cannes. |